

Pensées d'un cas

Vivianne Châtel, Docteure en Sociologie

Université de Fribourg, Suisse

Résumé

La réflexion ici posée revient sur la question de l'identité, vue comme fictionnelle, à partir d'un cas-transfuge et de l'expérience de l'entre-deux. Elle cherche ainsi à montrer, à partir d'un cas, l'inconvenance des logiques de catégorisations et de typifications, qui ont pour effet de rejeter dans un entre-deux souvent stigmatisé toutes les personnes qui, par le chemin parcouru en dehors des passages autorisés, ne sont plus dans leur monde d'origine tout en n'étant pas vraiment dans leur monde d'arrivée. Elle parle ainsi de transgression, mais aussi d'effacement et d'intranquillité tant l'attribution identitaire détruit des arrangements fragiles. Et, en même temps, elle prend appui sur le cas présenté pour re-poser la question de la démarche scientifique qui, relevant une anomalie, permet de re-construire le schéma d'investigation initial.

Mots clés

ENTRE-DEUX, FAIT-CAS, IDENTITÉ, FICTION

« Comment aller au-delà
aller derrière
ne pas nous arrêter à ce qui
nous est donné à
voir
ne pas voir seulement ce que
l'on savait
d'avance
que l'on verrait? » (Perec, 1995, p. 41).

« Vous êtes un cas! »

Cette exclamation évoque des remarques longtemps entendues dans la bouche de professeurs qui s'adressaient ainsi à un élève en dehors de la norme. Vous pouviez être « un cas » parce que vous aviez un comportement plutôt déviant en classe. Vous pouviez être « un cas » parce que vous ne ressembliez pas à votre frère ou à votre sœur, passés avant vous sur les bancs de l'école et dont le souvenir restait ancré dans la mémoire professorale (en bien ou en mal, d'ailleurs). Vous pouviez être « un cas »

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 28 – pp. 143-153.

FAIRE CAS

ISSN 1715-8702 - <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2023 Association pour la recherche qualitative

parce que vous apparteniez à une famille déviante. Vous pouviez être « un cas » parce que vous excelliez en classe, alors même que votre origine sociale ne vous y prédisposait pas.

Se faire taxer « de cas » vous mettait immédiatement à la marge, vous stigmatisait en quelque sorte. Les Autres vous regardaient avec « envie » ou « mépris », voire les deux à la fois.

Elle est, lui a-t-on souvent répété, un « pur produit des trente glorieuses » qui ont permis à des milliers d'enfants de milieux populaires d'accéder à l'école supérieure. Aurait-elle dû s'en réjouir? Oui, d'un certain côté, bien évidemment, puisque rien ne la prédestinait à côtoyer les hautes sphères (intellectuelles), sans cette démocratisation de l'école. Mais, d'un autre côté, c'était sans compter avec les stigmates de la pauvreté. C'était sans compter avec la différence des mondes. C'était sans compter avec la non-bienveillance des camarades de classe. C'était sans compter, pendant un temps, voire tout le temps, sans la honte de classe.

Elle est un « cas », et elle sera toujours « un cas ». Elle en porte les stigmates, ne serait-ce que par l'hexis corporelle, ne serait-ce que par les (in-)compétences langagières – ce que Annie Ernaux a parfaitement décrit dans ses ouvrages dont *La place* (1983) –, ne serait-ce aussi que par les (in-)compétences interactionnelles, ne serait-ce encore que par les (in-)compétences culturelles. Impossible donc de se détacher de son origine, de cette carapace ancrée! Vous pouvez l'enfourer sous des couches et des couches de vêtements, de maquillage, de rattrapage culturel, de savoirs acquis par le biais d'une trajectoire particulière d'ascension sociale; il vous manquera toujours le savoir-être et le savoir-faire propre à un monde non destiné à être le vôtre.

Chaque seconde de votre vie est marquée sous le sceau de cette double existence, avec cette impression de n'être nulle part, de ne pas être vraiment à votre place. Être « un cas » fait de vous quasi nécessairement un « auto-objet d'études ». Ce que l'œuvre d'Annie Ernaux représente bien entre « socio-analyse » (diraient certains), « auto-biographie impersonnelle » (diraient d'autres), ou peut-être plus encore « auto-socio-biographie » (comme elle le dit elle-même). Mais là encore, convoquer son histoire singulière pour s'adresser à l'universel, ne remplit pas le gouffre dans lequel vous plonge le mélange de deux identités irréductibles. Ni tout à fait ici, ni tout à fait là-bas, en quelque sorte. Un entre-deux inconfortable qui vous désigne comme « un cas », c'est-à-dire un exilé à l'intérieur de vos propres lieux de vie...

C'est d'ailleurs bien le ressenti d'Irena, évoquée par Milan Kundera (2005), quand, rentrant dans son pays d'origine après 30 ans d'exil, celle-ci ne se retrouve plus chez elle : ses proches restés au pays (dans un régime dictatorial) ont changé sans vraiment changer; elle (qui s'est exilée dans un pays démocratique) a changé sans vraiment changer. Mais si tout le monde a peu changé en apparence, les chemins parcourus ne sont pas de même nature, comme s'ils avaient pris des directions

opposées, des bifurcations contraires (Soulet, 2012), rendant l'éloignement encore plus grand. Cette remarque d'Irena, ayant dû acheter à Prague des vêtements locaux, et apercevant son reflet dans un miroir, illustre le décalage qui existe, le fossé devenu infranchissable entre un avant et un après.

Celle qu'elle voyait n'était pas elle, c'était une autre, ou, quand elle se regarda plus longuement dans sa nouvelle robe, c'était elle, mais vivant une autre vie, la vie qu'elle aurait eue si elle était restée au pays. Cette femme n'était pas antipathique, elle était même touchante, mais un peu trop touchante, touchante à pleurer, pitoyable, pauvre, faible, soumise (Kundera, 2005, pp. 39-40).

Le temps transforme aussi bien les personnes que les sociétés, aussi bien les lieux que les pratiques. Il transforme les souvenirs et l'importance donnée à ces souvenirs. Pour Irena, la robe est emprisonnement dans une vie passée qu'elle a refusée, qu'elle a fuie. Elle a dû mal à renouer avec ses amies d'origine toutes arrimées à leurs préoccupations locales. « L'idée ne venait à personne de lui dire : « Raconte! » » (Kundera, 2005, p. 43).

Personne, en effet, ne lui demande de raconter. Un silence assourdissant (pour reprendre un oxymore habituel), un trop grand décalage, une incompréhension, une indifférence..., que sais-je! Mais un sentiment constant de malaise, de dépaysement, de désadaptation, et surtout de trahison et de dissonance sociale. D'une certaine manière, cet abandon de classe constitue un acte de désolidarisation avec son milieu d'origine, un acte de rupture radicale, vécu comme un mal-être par elle-même, par ses proches, par un sentiment d'étrangeté (elle est même, et pourtant elle est tout autre) et comme une intruse par ses nouveaux collègues. Incomprise dans un lieu, rejetée dans l'autre. Même si le temps passe et modifie les uns et les autres, où qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, la transformation est plus grande, plus forte quand le milieu de vie d'origine est très différent du milieu de vie d'accueil.

En étant « un cas », vous posez question (Passeron & Revel, 2005)! Autrement dit, pour les professeurs, elle était « un cas » signifiait bien qu'elle leur posait question. Elle n'était pas vraiment un problème (puisqu'elle réussissait), mais elle était hors de la norme, hors de leurs conventions, hors de leurs préjugés aussi. Et, en cela, elle était celle qui leur posait question (ou qui aurait dû leur poser question), qui interpelait (ou qui aurait dû les interpeler), qui initiait (ou qui aurait dû leur permettre d'initier) un questionnement par son existence même, qui les obligeait (qui aurait dû les obliger) à se décentrer... Mais il est plus probable qu'ils ne se sont pas interrogés sur ce que signifiait cette attribution identitaire (qui se voulait définitive). Elle était une anomalie. Tout simplement et définitivement!

Comment, en quelque sorte, réussir à faire partie de l'élite intellectuelle, alors même que vous êtes un intrus? En contrôlant vos mots et vos maux, en contrôlant vos

manières d'être, de faire et de penser, en étant en veille permanente, tant les faux pas peuvent rapidement vous dévoiler et vous faire chuter – cf. le cas d'Agnès développé par Harold Garfinkel (1967/2007). D'où une vie qui se définit par un réflexe de survie, c'est-à-dire dans un perpétuel auto-contrôle. Tout simplement parce que même si ce monde intellectuel se proclame bienveillant et respectueux des différences, il fonctionne à l'intérieur, comme tout groupe plus ou moins fermé : évaluation permanente, jugement, quête du faux pas...

A priori, et en théorie, il n'y a pas de places interdites dans la société occidentale. En pratique, c'est une autre histoire. Être un « cas » dans sa famille d'origine et en étant scientifique vous rend très vulnérable symboliquement parlant. Tout simplement parce que vous n'entrez que difficilement dans les cases des classifications sociales. Tout simplement aussi parce que vous appartenez en quelque sorte à une espèce décortiquée par vos propres collègues. Un avantage certain, quand votre condition reste une inconnue; un désavantage crucial qui vous fait courir le risque dans tous vos propos ou analyses d'un subjectivisme exacerbé et d'un ressenti obsédant.

Aussi comment se sentir à sa place quand vous n'avez pas vraiment de place?

Ne pas se sentir à sa place, c'est peut-être refuser d'être attaché, refusé d'être arimé, mais c'est peut-être aussi ne pas avoir trouvé sa place. Et la question devient : est-il possible dans ce monde de refuser d'avoir une place toute tracée, c'est-à-dire tracée à l'avance par les mécanismes de reproduction sociale? La question revient lancinante. « Nous sommes encore un peu [toujours] plus esclaves des définitions figées et finies de nous-mêmes, de nos origines, de nos ancrages, de nos assignations ethniques et religieuses » (Horvilleur, 2022, p. 15). Quelle est cette place définitivement attribuée qui ferait de chacun-e des clones de ses parents?

Dans les faits, le travail de dévoilement (du qui est *Je?*) n'est jamais vraiment achevé... et révèle pourtant l'impossible échappatoire : tout vous ramène à vos origines aujourd'hui, ou plus exactement tous vous ramènent à vos origines, parce que notre monde est centré sur cette question des origines, cette question des identités. La question obsédante du « d'où venez-vous? » vous assaille constamment. Elle (re-)pose une frontière, physiquement invisible, socialement infranchissable.

Certes,

Nous sommes pour toujours les enfants de nos parents, des mondes qu'ils ont construits et des univers détruits qu'ils ont pleurés, des deuils qu'ils ont eu à faire et des espoirs qu'ils ont placés dans les noms qu'ils nous ont donnés. Mais nous sommes aussi, et pour toujours, les enfants des livres que nous avons lus, les fils et les filles des textes qui nous ont construits, de leurs mots et de leurs silences (Horvilleur, 2022, p. 31).

Ce à quoi il faudrait ajouter que nous sommes aussi, et pour toujours, les produits de nos expériences, de nos rencontres, de nos espoirs déçus, etc. *Je* est définitivement multiple. Tout être humain est acteur et produit; et son histoire est toujours reconstruction, recréation. Comme un lego ou comme un puzzle. La vie à chaque instant déplace des pièces et rend la construction, au moins provisoirement, voire constamment, bancal.

Cette expérience de l'entre-deux (ou de n'être nulle part) rejoint l'expérience de Georges Perec quand il écrit, en conclusion d'*Espèces d'espaces* :

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner. Il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête (Perec, 2022, p. 127).

La vie est un parcours qui fait de vous toujours un étranger, un étranger aux autres, et un étranger à vous-même. Entouré, mais seul avec vous-même, seul, sur votre chemin rempli d'obstacles, d'idéaux perdus, de réalisations imparfaites, d'identités recomposées. Seul, et pourtant noyé dans le bruit et la fureur du monde. Seul, et pourtant poussé par un désir d'être (vu et entendu), sans en avoir vraiment conscience.

Vous êtes hors-de

« La vie est un voyage expérimental,
fait involontairement »¹

[traduction libre] (Pessoa, 2012, p. 343)

Être un cas dans un univers scientifique vous met à la marge, vous place en tant qu'observateur notamment de tous ceux et celles qui parlent de vous sans le savoir. Si cela vous permet une hyper-sensibilité au monde des injustices sociales, cela vous entraîne aussi sur le chemin de la culpabilité en construisant une logique d'incompréhension entre votre nouveau *Je-et-son-monde* et votre ancien *Je-et-son-monde*. Être ce cas vous oblige à trouver une place dans un entre-deux, à construire un agencement particulier de vos multiples appartenances, un difficile passage entre acceptation et déni, une charge mentale importante pour vous vivre comme un *Je-même* et un *Je-autre*. Comme l'écrivait Annie Ernaux dans *La place*, être ce cas vous

oblige à trouver une « voie étroite, en écrivant, entre la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne » (1983, p. 54), et plus encore à trouver une voie étroite entre la (non-)sagesse populaire et la (non-)sagesse savante, entre le mépris des uns et la rancœur des autres.

Mais plus que cela, être un cas vous décale, vous met hors des cases de la norme sociologique. Être un cas vous enjoint, en quelque sorte, de reprendre cette lecture de Georges Perec à propos de l'espace et de l'utiliser pour parler des catégorisations sociales. Pour George Perec, « l'espace commence ainsi, avec seulement des mots, des signes tracés sur la page blanche, (...) avec une carte modèle (...), [c'est un] simulacre d'espace, simple prétexte à nomenclature » (2022, pp. 28-29) qui, cependant, comporte une signification évidente, puisque, sans même fermer les yeux, s'offre à vous la vie de ces espaces, et plus important encore, s'offre à vous la mise au ban de celles et ceux qui habitent certains de ces espaces.

Si l'espace (physiquement marqué) enferme, il en va de même de la classe sociale, ou du groupe social. Les nomenclatures ont pour effet de chosifier et de cloisonner quasi hermétiquement les groupes, les lieux, et aujourd'hui les cultures. Habiter le monde n'est pas chose simple pour qui sort de l'espace assigné. Or habiter le monde, c'est appartenir au monde, c'est avoir une place vue et entendue, c'est vous faire citoyen-ne du monde.

Aussi, en reprenant cette suggestion, ne pouvons-nous pas grâce à des « cas » particuliers, interroger aussi nos nomenclatures sociologiques qui ne reflètent pas l'entier des vies. Si, « vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner » (Perec, 2022, p. 17), pourquoi ne pas imaginer un décentrement des questions d'appartenance sociale et arrêter de les voir comme des assignations (comme on assigne à l'espace de la chambre, le sommeil) pour les voir comme autant de compositions / recompositions, autant de créations / recreations, « en essayant [toujours] le plus possible de ne pas se cogner » socialement, c'est-à-dire de ne pas se cogner contre les murs de la dévalorisation et du mépris?

Tellement tentant de vouloir distribuer le monde entier selon un code unique; une loi universelle régirait l'ensemble des phénomènes : deux hémisphères, cinq continents, masculin et féminin, animal et végétal, singulier pluriel, droite gauche, quatre saisons, cinq sens, six voyelles, sept jours, douze mois, vingt-six lettres.

Malheureusement ça ne marche pas, ça n'a même jamais commencé à marcher, ça ne marchera jamais.

N'empêche que l'on continuera encore longtemps à catégoriser tel ou tel animal selon qu'il a un nombre impair de doigts ou de cornes creuses (Perec, 2003, p. 253).

N'empêche que la société continuera encore longtemps à classer les êtres humains (peut-être même que la tendance est encore plus forte aujourd'hui qu'hier) selon des particularités déterminantes (couleur, argent, travail, diplôme, habillement, voiture, maison...), et que l'on oubliera le « reste », c'est-à-dire ce qui constitue pleinement l'humain, hors de ces attributs fictifs et fictionnels. Parce qu'il est plus aisé de mettre dans des cases, de réduire un *Je* à son apparence, à sa caractéristique principale, oubliant que, derrière ses attributs sociaux, son *hexis* corporelle, ses diplômes, etc., c'est un être humain, certes avec ses forces et ses faiblesses, mais c'est toujours un visage nu, un visage dépouillé, un membre de la communauté humaine. Comment faire pour retenir cette leçon de Emmanuel Lévinas pour qui l'Autre nous oblige uniquement parce qu'il est humain avant d'être un exemplaire d'une catégorisation sociale, qui fonctionne comme une barrière infranchissable? Notre monde vit dans une lecture dichotomique (les uns contre les autres) et dans un redoutable paradoxe d'effacement et d'apologie de la différence.

En reposant la question des inégalités sociales et surtout la question de la hiérarchisation sociale sous forme de supériorité et d'infériorité, le *fait-cas* ici présenté parle en quelque sorte à la fois d'une effraction et d'une transgression sociales, mais plus encore d'une intranquillité et d'une multi-appartenance vitales. Effraction et transgression sociales, parce qu'il a fallu entrer dans un monde, symboliquement et socialement, fermé, parce qu'il a fallu, en quelque sorte, briser la porte ou la fenêtre pour entrer comme un voleur dans un lieu a priori interdit, parce qu'il a fallu outrepasser une norme, symboliquement et socialement, reconnue, parce qu'il a fallu, en quelque sorte, invalider la norme de la reproduction sociale. Intranquillité et multi-appartenance vitales, parce que jamais plus le *fait-cas* ne pourra se reposer sur une identité certaine tout simplement parce qu'il faudrait, comme le dit Annie Ernaux, reconstituer, à chaque instant, « les pièces du musée intérieur qui nous constitue » (2014, p. 54), et définir ainsi les héritages, alors même que le *fait-cas* reste dans un entre-deux à jamais indéfini, indéterminé et indéterminable, reflétant une appartenance multiple vitale parce que reflet d'une construction sociale en perpétuel mouvement.

Dans un monde particulièrement figé, avec une mobilité sociale ascendante dysfonctionnant et une disqualification sociale persistante, l'intrusion d'un fils ou d'une fille d'une famille paysanne et / ou banlieusarde, dans une classe sociale, vue comme très supérieure, laisse toujours libre cours à l'intolérance d'un monde privilégié, à l'usage d'un vocabulaire dépréciatif. En même temps, le *fait-cas* ici présenté marque la vie de l'entre-deux, celle des désaccordés, des désenracinés, celle des déshabitants (comme si le fait de ne pas être dans un seul espace vous empêchait d'exister au sein du monde). Si vivre dans l'entre-deux est quelque part la marque d'un abandon, d'une trahison, voire d'une imposture, n'est-ce pas aussi la marque d'une cohabitation ouverte et fluide entre des *Je*, surchargés d'appartenances multiples, aussi

disharmonieuses et conflictuelles soient-elles (Châtel, 2020), qui redessine, recompose une identité jamais figée, définitivement labile et toujours enchevêtrée.

Vous êtes fait cas

L'expérience « va vous donner un résultat inattendu
qui n'a rien à voir avec l'hypothèse qu'on a formulée,
et pour moi le scientifique de talent
est celui qui sait profiter de cette chance,
que beaucoup de scientifiques
considèrent trop comme une malchance,
avoir un fait nouveau qui ne correspond pas à ce que l'on a prévu »
(Joliot, 2003)

Pourquoi parler ici de cet entre-deux identitaire? Dans un numéro spécial sur le cas.

En fait, en raison sans doute de l'opportunité donnée d'exprimer ce qu'un cas peut faire à la recherche. Ce que l'exceptionnel peut faire à la recherche, quand quelque chose échappe aux grandes catégories, hors celle du transfuge de classe, avec l'intention de rechercher l'histoire derrière l'Histoire, non pas pour faire une nième *storytelling*, mais simplement pour se situer dans un monde en perpétuel changement aux revendications multiples et contradictoires dans lequel, très vite, les repères s'effacent, ou au contraire dans lequel les attributions identitaires se renforcent.

Être un « cas » désigne, en soi-même, le moins de la pluralité (en étant humain, *Je* est semblable à tous les autres humains) sur le plus de la singularité (*Je* est vraiment différent de tous les Autres)². Le *Je-cas* est un moins de la pluralité, c'est-à-dire qu'il n'est pas vraiment semblable à tous les Autres (il lui manque quelque chose pour être vraiment semblable) et il est un plus de la singularité, c'est-à-dire que sa différence est vraiment plus importante que celle des Autres (il porte une marque indélébile, au moins au début). Un *Je* tellement spécifique, tellement en-dehors, qu'il oblige, plus que pour tout autre cas, à se re-questionner, ou au moins à re-questionner la théorie.

Être un « cas » constitue en quelque sorte le « poil à gratter » de la théorie, l'invalidation attendue, ou l'imperfection, voire l'anomalie dans l'engrenage parfait de la théorie qui permet de « comprendre qu'on n'avait pas compris » (Bachelard, 1934/1968, pp. 177-178) et oblige à remettre sur le métier à tisser qu'est la théorie, le fil de la recherche. La stratégie familiale de mobilité sociale ascendante faite d'encouragement et d'orgueil n'est pas nécessairement la stratégie de l'entier du monde populaire. Autrement dit, le « transfuge de classe » n'a pas toujours été projeté et soutenu par le milieu familial. Si l'investissement scolaire peut être encouragé par le milieu familial, il peut ne l'être que pendant un certain temps de la scolarité, celle qui

est accessible aux parents, il peut ne l'être que jusqu'à un certain point, rendant l'écart encore plus grand, un indépassable de l'écartèlement (social).

Le *fait-cas* devient donc crucial parce qu'énigme. Une énigme en forme de triptyque qui s'élabore selon trois tableaux.

Premier tableau : le chercheur n'étant pas démiurge, le cas *fait-cas* n'est pas sa création, n'est pas sa révélation. Au mieux, il le dévoile au cours de la recherche. Pour le dire autrement, pour être remarqué, ce qui va faire cas doit être remarquable; avoir des propriétés ou se manifester sous des formes qui attirent l'attention et le distinguent un tant soit peu de son environnement ou de personnes, de situations ou de configurations voisines. Bien avant le chercheur, ses propriétés, ses manifestations ont été repérées par d'autres acteurs, dont parfois des acteurs directement impliqués ou incarnés dans ce qui sera *fait-cas*, qui les ont soulignées, sans pour autant en faire un cas. Ils ont produit, sans aucunement avoir l'intention d'en faire un cas, des signes observables de ce qui pouvait en faire un cas. En ce sens, si c'est bien le chercheur qui va promouvoir un objet en cas, il ne fait ce travail qu'en attestant et en exacerbant ce qu'il y avait de cas dans ce quelque chose ou ce quelqu'un qui dérange le *penser-classer*.

Deuxième tableau : être *fait-cas* suppose une opération technique d'extraction sociologique, une volonté de desserrement des ancrages sociaux, de désincarnation de l'être *fait-cas* de son biotope social, pour n'en retenir qu'une seule facette, celle qui, pour le chercheur, le distingue, le singularise. Paradoxalement le cas évoqué ici n'est pas répertorié comme cas, il n'est pas donné *a priori*, il ne préexiste pas comme objet-cas à proprement parler. En fait, ce sont les chemins pris parmi de multiples réalités de vie qui ont fait de ce cas un cas et, en le détectant et en le singularisant, le chercheur en réduit la pluralité, et donc le champ de ses significations possibles. On a réduit sa plurivocité; on a obturé sa complexité. On l'a simplifié à une identité-pivot, celle de transfuge de classe. Il était aussi autre chose que l'on a mis dans l'ombre en le faisant cas. Il était porteur d'autres choses que sa désignation en cas a oblitérées, que sa bifurcation a effacées ou tapies dans l'ombre.

Troisième tableau : Être *fait-cas* est donc le résultat d'un travail de fiction, de fabrication de quelque chose ou quelqu'un pour donner à penser plus loin, au-delà. Ce qui est *fait-cas* est donc, en un certain sens, un prétexte. Il n'est jamais important par lui-même et pour lui-même. Il n'est pas l'objet de l'intention dernière, il n'est que celui de l'anomalie qui demande attention et reprise du schéma de recherche. En ce sens, il est un véhicule, un analyseur d'un phénomène plus grand que lui, il est non seulement ce qui donne raison à cette idée d'une science interro-cumulative, mais il est aussi ce qui potentiellement invalide l'hypothèse première. En reprenant l'idée selon laquelle une réfutation vaut mieux que mille confirmations, le *fait-cas* permet de réviser des configurations sociologiquement acceptées, mais peu affinées. Il est ainsi aisé de faire

l'hypothèse selon laquelle le *fait-cas* aurait pu rester invisible aux yeux d'un chercheur, peu attentif aux anomalies, alors même que ce sont ces anomalies qui permettent d'enrichir, réfuter et / ou rectifier une théorie scientifique, le *fait-cas* devenant alors base d'un élargissement du cadre conceptuel et / ou théorique.

Notes

¹ « *A vida é um viagem experimental, feita involuntariamente* » (Pessoa, 2012, p. 343).

² « La pluralité est la condition de l'action humaine, parce que nous sommes tous pareils, c'est-à-dire humains, sans que jamais personne ne soit identique à aucun autre homme ayant vécu, vivant ou encore à naître » (Arendt, 1958/1983, p. 16).

Références

- Arendt, H. (1983). *Condition de l'homme moderne*. Éditions Calmann Lévy. (Ouvrage original publié en 1958).
- Bachelard, G. (1968). *Le nouvel esprit scientifique*. Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1934).
- Châtel, V. (2020). Cachotteries dans le monde de la *bona hora* : les identités transverses comme approche de la mal-intégration. Dans C. Balsa (Éd.), *Diffraction normative, comportements cachés et identités transverses* (pp. 81-99). Schwabe Verlag.
- Ernaux, A. (1983). *La place*. Éditions Gallimard.
- Ernaux, A. (2014). *Le vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte*. Éditions Gallimard.
- Garfinkel, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie*. Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1967).
- Horvilleur, D. (2022). *Il n'y a pas de Ajar*. Éditions Grasset & Fasquelle.
- Joliot, P. (2003). *Rationalisme et démarche scientifique (entretien avec Gabriel Gohau)*. <https://union-rationaliste.org/rationalisme-et-demarche-scientifique/>
- Kundera M. (2005). *L'ignorance*. Éditions Gallimard.
- Passeron, J.-C., & Revel, J. (2005). Penser pas cas. Raisonner à partir de singularités. Dans J.-C., & J. Revel (Éds), *Penser pas cas* (pp. 9-44). Presses de l'École des Hautes Études en Sciences sociales.
- Perec, G. (1995). *Ellis Island*. P.O.L. éditeur.
- Perec, G. (2003). *Penser / classer*. Éditions du Seuil.
- Perec, G. (2022). *Espèces d'espaces*. Éditions du Seuil.

Pessoa, F. (2012). *Livro do desassossego* [*Le livre de l'intranquilité*] (10^e éd.). Editora Assírio & Alvim, [10.^a edição].

Soulet, M. H. (Éd.). (2012). *Changer de vie. Un problème social*. Academic Press Fribourg.

Pour citer cet article :

Châtel, V. (2023). Pensées d'un cas. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (28), 143-153.

Vivianne Châtel est Maître d'enseignement et de recherche à la Chaire francophone de travail social et politiques sociales. Elle est responsable du Master spécialisé Éthique, responsabilité et développement et a notamment publié sur les questions de vulnérabilité, de dignité et de lien social.

Pour joindre l'autrice :
viviane.chatel@unifr.ch